

Éditer, traduire et retraduire les classiques

ENTRETIEN AVEC NICOLAS FILICIC,
ÉDITEUR AUX BELLES LETTRES,
PAR CLOTILDE MEYER

Pourquoi décide-t-on d'entreprendre
une nouvelle édition d'un texte ancien ?
Les enjeux du renouvellement des
traductions par l'éditeur des classiques
les plus prestigieux dans toutes les
langues du monde.

*Pour commencer, pourriez-vous nous donner un aperçu
de votre parcours et de vos fonctions aux Belles Lettres ?*

J'ai une formation d'ingénieur civil et d'architecte mais suis arrivé dans l'édition par les langues. Je parlais en effet différentes langues – vivantes ou moins, courantes ou moins – or, quand on parle des langues rares, on est très vite identifié, intégré à une communauté, sollicité. C'est ainsi que j'en suis venu à collaborer avec les éditions Geuthner (une maison, fondée en 1901, qui propose des traductions du syriaque, de l'arabe, du persan...). Puis, j'ai travaillé pour l'Asiathèque (maison indépendante qui vient de fêter ses 50 ans, d'abord spécialisée dans la pédagogie des langues du monde, en lien avec l'Inalco, avant de s'ouvrir à la littérature) et à présent pour Les Belles Lettres.

J'y suis rentré au départ plutôt sur des missions de recherche de partenariats intellectuels, éditoriaux ou commerciaux à l'international. Aujourd'hui, mon travail s'articule essentiellement selon trois axes : une partie proprement éditoriale, la prise en charge des cessions de droits pour l'ensemble de la maison et le développement de divers autres projets : programmation du Festival des langues classiques co-créé en 2019 avec la ville de Versailles, développement avec les éditions Frémeaux & associés d'une ligne de livres audio consacrée à la lecture de traductions de textes classiques. Il m'est aussi arrivé, ponctuellement, d'effectuer quelques traductions pour Les Belles Lettres.

Les Belles Lettres évoquent immanquablement la « collection Guillaume Budé », ces fameux volumes bilingues orange et jaunes¹ incontournables pour l'accès aux textes classiques et qui façonnent encore largement l'image de la maison : haut de gamme, académique, prestigieuse, chère. Cette image est-elle fidèle à l'ambition, passée et présente, de la maison, et de ces collections en particulier ?

Rappelons qu'historiquement, l'association Guillaume Budé puis la maison d'édition Les Belles Lettres ont été fondées avec pour ambition de fournir une bibliothèque des textes grecs et latins à destination du public français. Pendant la guerre, autour de 1917, un certain nombre de philologues (Paul Mazon, Joseph Vandryes...) échangent et constatent : nous sommes actuellement en guerre contre les Allemands ; or toutes les éditions des textes classiques dont nous disposons sont des éditions allemandes (Teubner, etc.). Cela nous fait tout de même de la peine de devoir partir au front, ou d'y envoyer nos étudiants avec dans leur poche l'*Illiade* dans une édition allemande. Dans un élan de patriotisme intellectuel et scientifique, ils décident alors qu'il leur faut leur propre collection de classiques grecs et latins. Le projet sera mis à exécution après la guerre, mais durant le conflit déjà, ils s'étaient posé la question : comment veut-on faire ces livres ? Quel format leur donne-t-on ? Quel public vise-t-on ? Faut-il faire comme Teubner et ne proposer que le texte grec ou latin, ou met-on aussi une traduction en français ? Veut-on des volumes extrêmement scientifiques, avec un appareil de notes très conséquent et un commentaire très fourni ou des volumes plus mesurés ? Finalement il fut décidé (nous avons conservé des lettres qui en témoignent) d'ajouter une traduction aux textes grecs ou latins. Parce que la traduction est le meilleur des commentaires qu'on puisse fournir au texte, aux choix d'édition faits à partir des manuscrits. Ainsi est actée la place de la traduction dans la collection : elle est au service

1. Le jaune pour le grec est une constante. Les volumes latins ont été saumon à une époque ; ils sont rouges désormais, depuis l'incendie de 2002 qui a détruit les archives et les stocks des Belles Lettres, et la campagne de réimpressions massives qui a été lancée alors avec l'aide de souscripteurs. Avant le passage au XXI^e siècle, les couvertures sont tantôt souples tantôt reliées. Après, tous les volumes sont brochés, à couverture souple. (Précisions apportées par N.F.)

de l'édition critique du texte. C'est pourquoi il ne faut pas forcément lire ces traductions avec les exigences d'une traduction littéraire d'aujourd'hui. L'ambition était différente au début. Bien sûr, il ne s'agissait pas d'écrire mal, mais le but était d'explicitier les choix faits en matière d'établissement et d'interprétation du texte (si par exemple on interprète un pronom relatif comme un accusatif et non un nominatif, la traduction le montre tout de suite).

Certes, le lectorat ciblé était donc capable de lire le texte avec cet œil-là, mais c'était un autre monde. On s'adressait aux étudiants ou à l'honnête homme éduqué qui avait fait ses humanités, qui était capable de lire le grec et le latin dans le texte. Quant à l'introduction, l'apparat critique et l'apparat de notes sur le texte, les fondateurs ont choisi de les faire assez restreints. L'apparat ne mentionne que les leçons les plus importantes et les plus susceptibles d'être retenues, sans chercher l'exhaustivité. De la même manière, les notices suivaient toutes un peu le même modèle (qui est cet auteur, comment nous est-il connu ; quelle est la structure du texte et comment nous est-elle connue ; puis des notations très philologiques).

Avec le temps, on a assisté à un recul des études classiques. Parallèlement, la concurrence d'autres collections ou d'autres maisons d'édition s'est développée : il y a aujourd'hui d'autres manières d'accéder aux traductions de ces textes. Par conséquent, la dimension bilingue, que nous continuons de privilégier, devient une spécificité qui s'adresse à un lectorat beaucoup plus ciblé. D'autre part, maintenant que nous avons édité les grands textes de Platon, Eschyle, Sophocle, Euripide, Virgile, Lucrèce..., les Budé qui sortent aujourd'hui sont souvent plus techniques : ce sont des textes relatifs aux sciences (médecine grecque, mathématiques), ce sont les commentaires de Proclus sur Platon, de Philodème de Gadara sur la musique, etc., même s'il reste un certain nombre d'auteurs fondamentaux à éditer (Diogène Laërce, Dioscoride, certaines œuvres d'Aristote, etc.). Nous assistons donc à une double spécialisation : celle du corpus et celle du lectorat.

Mais il faut garder en tête qu'à l'origine, l'idée était de faire des volumes pas chers pour que les étudiants puissent les acquérir. Parallèlement aux tirages de tête, vélin, reliés cuir, etc., le volume standard était relativement accessible. Aujourd'hui, à cause des deux spécialisations que nous venons d'évoquer, les volumes Budé ont vocation à devenir une édition ultime au niveau mondial : quand on fait une édition du commentaire de Servius sur l'*Énéide*, on sait que personne ne va s'y coller de sitôt. Quand on fait une édition du *Traité sur les fractures d'Hippocrate*, comme l'a fait il y a peu Jacques Jouanna (ce fut le 1000^e Budé), c'est a priori la seule édition qui existera pendant très, très longtemps. De ce fait, les commentaires et les notices philologiques sont beaucoup plus nourris. Le curseur s'est largement déplacé. C'est le sens de l'histoire, et il est vrai qu'aujourd'hui, les volumes ont tendance à être beaucoup plus gros, et les prix ont augmenté.

Sur votre site, on lit : « Les Belles Lettres proposent la plus importante bibliothèque au monde de textes classiques. À ce jour, notre catalogue comprend plus de mille textes grecs, latins, chinois, sanskrits. [...] Un linéaire de sources qui va de l'Antiquité à la Renaissance, de l'Occident à l'Orient. »

Sont invoqués pour définir votre champ d'action la notion de « classique », un certain nombre de langues, une fourchette géographique et temporelle. Pourriez-vous m'expliquer : qu'est-ce qu'un texte « classique » pour vous, qu'est-ce qu'une langue « ancienne » ? Qu'est-ce que leur nature particulière peut impliquer en matière de traduction ?

Nous ne définissons jamais Les Belles Lettres comme une maison de traduction de textes en langues anciennes. Nous parlons plus volontiers de « classiques ». Ce que nous appelons un texte classique, dans le cadre de notre catalogue, ce sont des textes issus d'une autre époque, parfois d'une autre civilisation, en tout cas d'un autre contexte intellectuel, linguistique et social. Des textes qui nous parlent encore aujourd'hui, qui ont le pouvoir de traverser les frontières culturelles et civilisationnelles, mais qui exigent tout un travail pour être donnés à lire : une remise en contexte historique,

potentiellement un travail d'établissement du texte sauf s'il a déjà été mené par quelqu'un d'autre, et une connaissance de la langue (morte ou pas morte, mais en général, certes, un peu ancienne) qui permette de les traduire. Quand on touche à des textes un peu techniques, cela devient d'autant plus compliqué qu'il faut trouver des gens qui soient à la fois spécialistes de la langue et du sujet. Cette contrainte, ajoutée à l'absence de locuteurs natifs susceptibles d'étayer le travail du traducteur, limite nécessairement le choix de ce dernier.

Le rôle de l'éditeur se limite-t-il dès lors, chez vous, au « casting » du bon traducteur ? Y a-t-il un travail éditorial effectué en collaboration avec le traducteur, et de quelle nature ?

Pour la CUF [Collection des universités de France, le nom savant des Budé] et quelques autres collections, il y a un directeur de collection qui est l'interlocuteur scientifique des traducteurs. Le choix est fait pour chaque volume d'un ou plusieurs éditeurs et traducteurs qui possèdent les compétences souhaitées. Ce sont souvent, dans les faits, des universitaires, des chercheurs qui ont travaillé sur ce corpus dans le cadre d'un mémoire, d'une thèse ou d'un cours. En général, l'idée est de monter une équipe capable de mener à bien ce travail de la meilleure des manières : un ou plusieurs philologues ou traducteurs, auxquels s'ajoute un réviseur (souvent l'éditeur d'un autre texte connexe, ou quelqu'un qui va apporter un autre regard, un peu complémentaire). Le travail sur ces volumes est organisé lors de rendez-vous hebdomadaires entre les directeurs de collection (Jacques Jouanna pour la série grecque, John Scheid et Jean-Baptiste Guillaumin pour la série latine) et Caroline Noirot, notre présidente. Il s'agit de définir le programme éditorial, de choisir les éditeurs et traducteurs ainsi que les réviseurs, de trouver les moyens de faciliter la tâche de ces personnes qui consacrent leur temps au texte, puis d'assurer le suivi des jeux d'épreuves de ces livres au format si particulier.

Quand et pourquoi décide-t-on de faire une nouvelle édition ou une nouvelle traduction d'un texte ancien ?

Il faut bien distinguer ces deux entreprises : nouvelle édition et nouvelle traduction.

Dans le but d'édition, outre les textes encore inédits au catalogue (soit qu'ils n'aient encore jamais donné lieu à une édition critique, soit que ces textes aient été découverts récemment), il peut arriver, même si c'est assez rare, que nous soyons amenés à faire un nouveau Budé d'un texte dont il existe déjà une traduction-édition. Un exemple : Plotin. Depuis l'ancienne édition-traduction d'Émile Bréhier, de nombreux travaux sur le néoplatonisme ont été menés au cours du xx^e siècle ; les progrès informatiques permettent de confronter plus facilement les manuscrits qui se trouvent dans toutes les bibliothèques du monde, si bien que nous avons avancé sur le travail philologique, sur l'interprétation de la pensée néoplatonicienne ainsi que sur la connaissance des différents courants de pensée néoplatoniciens. Tout cela rendant notre édition un peu caduque, nous avons lancé une nouvelle édition, mais aussi une nouvelle traduction. La traduction, de fait, se trouve grandement modifiée, car il y a des concepts qu'on ne comprend plus du tout de la même manière à la lumière d'autres auteurs. C'était donc essentiel. Nous avons tout de même gardé au catalogue l'ancienne édition, qui continue de faire référence, car elle a longtemps été beaucoup citée et les introductions de Bréhier sont magistrales. Les deux titres co-existent.

Autre cas de figure : l'année dernière, nous avons publié une nouvelle traduction des *Épigrammes* de Martial, par Sophie Malick-Prunier. Dans ce cas-là, le nouveau Budé n'était pas tant justifié par la nécessité de faire une nouvelle édition critique que de renouveler la traduction, qui avait vraiment vieilli (traitement des allusions grivoises, langue très parlée...). Cela devenait ridicule, et on ne goûtait plus du tout Martial. Nous avons donc décidé, ce qui là encore est assez rare, de refaire le Budé. Le vieux Budé de 1930 a été sorti du catalogue et il y a eu un nouveau volume.

Parallèlement à ces projets de nouvelles éditions, il nous arrive de lancer spécifiquement de nouvelles traductions. Prenons quelques exemples.

L'Énéide : nous avons une édition du texte par Jacques Perret, ancienne, en Budé, dont l'édition et la traduction sont bonnes. Mais nous avons aussi deux autres traductions

au catalogue : une traduction en prose par Paul Veyne, et une traduction en alexandrins par Olivier Sers. Ces trois traductions sont différentes, mais toutes intéressantes. Il y a quelques années, nous avons enregistré une traduction de l'*Énéide* lue par Daniel Mesguich pour en faire un livre audio. Il fallait que je choisisse la traduction dont nous partirions. Personnellement, j'aimais beaucoup la traduction en vers, où l'ordre du vers latin est respectée, avec une forme de solennité... Mais il est vrai qu'elle est plus compliquée à comprendre, et pas forcément la plus adaptée pour une lecture exigeant du souffle. Six heures d'alexandrins, même lus par un très bon comédien, il faut y aller... Cela risquait de nous couper d'un certain public. Cette traduction en vers me semble très bien quand on connaît déjà un peu le texte et qu'on y goûte quelque chose de nouveau ; mais si c'est la première lecture ou écoute qu'on fait de l'*Énéide*, ce n'est pas forcément celle que je recommande. Finalement, j'ai choisi celle de Paul Veyne, que je trouvais à la fois simple, intelligible, et véhiculant une grande émotion : la fuite de Troie, la mort de Didon donnaient les larmes aux yeux, cela marchait vraiment. Voilà donc un cas où trois traductions cohabitent au catalogue.

Nous aurions aussi pu prendre l'exemple du *Satyricon*, de Pétrone : à la traduction Budé un peu ancienne, philologique et prude, s'ajoute une traduction d'Olivier Sers parue en « Classiques en poche » (nos petits volumes bilingues), qui rend très bien la truculence de la langue, l'ambiance un peu fellinienne du *Satyricon*. Une troisième traduction a été commandée à Liza Méry pour les besoins d'un volume de romans grecs et latins. Les différentes traductions accompagnent ici la déclinaison du texte dans différentes collections de la maison².

2. Sur les traductions du *Satyricon* de Pétrone, cf. le Côte à Côte d'Étienne Gomez dans le numéro 61 (printemps 2022) de *TransLittérature*, p. 29-39.

Comment Les Belles Lettres se positionnent-elles par rapport à des entreprises de retraduction de classiques de la littérature ancienne par des personnalités étrangères au monde académique ? (récemment par exemple les œuvres d'Ovide, mais auparavant le théâtre de Sénèque, certaines correspondances...) ? Faut-il « délatiniser » ces textes pour les rendre accessibles ? Cette entreprise comporte-t-elle des risques – celui, notamment, de redessiner une Antiquité fantasmée, modernisée, de réduire l'autre au même ?

Je ne porte pas de jugement sur les entreprises des uns et des autres ; c'est formidable que ces textes circulent. Aux Belles Lettres, nous n'avons jamais franchi le pas de faire traduire un texte latin à un non-latiniste.

Nous nous apprêtons à publier la traduction d'un texte de Virgile par un moine, qui n'enseigne pas la littérature classique ou la philologie, mais il connaît parfaitement le latin et le corpus classique. Il serait fantastique, par exemple, que Laurent Gaudé traduise les *Éthiopiennes* d'Héliodore, sauf que, à ma connaissance, il ne connaît pas le grec ancien... Cette connaissance profonde de la langue source reste une ligne rouge, pour nous.

Avec Florian Azoulay et Yan Brailowski, nous avons lancé une petite collection de retraductions de pièces de Shakespeare, avec une ambition certes littéraire, mais surtout scénique. Dans ce cas précis, nous sommes sans doute un peu plus ouverts : la traduction de *Comme il vous plaira* est assurée par Cécile Ladjali ; celle du *Conte d'hiver* par le metteur en scène Jean-René Lemoine...

Quant à l'entreprise de modernisation de façon plus générale, c'est précisément pour répondre à ce besoin que nous offrons plusieurs traductions d'un même texte, notamment *via* la collection « Editio minor », qui accueille le volume cité plus haut de romans grecs et latins, la retraduction de tout Lucien par Anne-Marie Ozanam, ou encore une traduction de tout le théâtre de Plaute par Florence Dupont, laquelle présente de réels partis pris de modernisation (comme le choix, qui fit polémique à l'époque, de traduire les passages en grec dans le texte de Plaute par de l'anglais dans la version française). De la même manière que la langue crue employée par Sophie Malik quand elle traduit Martial, cela peut indéniablement apporter quelque chose au lecteur d'aujourd'hui – au risque de faire vieillir plus vite ces traductions.

Il y a de la place pour les deux projets à mon sens : des volumes où le traducteur tente de faire goûter au lecteur français la saveur de la syntaxe latine, et d'autres qui en sont plus détachés et tentent de trouver d'autres ressources dans notre langue pour faire partager le texte à ses contemporains... Y en a-t-il un meilleur que l'autre ?

« Notre catalogue est un pari sur la force de l'écho entre notre monde et celui des Anciens », lit-on encore sur votre site. Quelles sont vos actions particulières, en tant qu'éditeur, pour donner toute sa force à cet écho ?

L'essentiel est de se donner les moyens de faire lire ces textes à nos contemporains et aux jeunes. Si les introductions sont pleines de latin et que les traductions ne comportent que des notes philologiques, cela n'est pas possible. Outre le travail sur le poche et le livre audio déjà évoqués, je puis mentionner notre « Série du centenaire », publiée en 2019 : nous avons repris dix-neuf traductions de textes classiques de notre catalogue pour les publier en un volume illustré, avec des introductions et des appareils de notes simplifiés. Pour donner les clés de lecture. Pour continuer de faire lire ces textes – qu'ils soient grecs, latins ou d'ailleurs. Et pour former la relève... ♦